

Ma tristesse, pour toi, pour moi, pour tous ceux qui comme nous chantent

Exposition personnelle de Niki Kohandel

26.09.26 - 07.11.26

CALM - Centre d'Art La Meute

Une proposition d'Alexandra Sheherazade Salem et Xheneta Imeri.

Avec un texte de Camille Lévy Sarfati.

Tunis, le vendredi 18 septembre 2026 / 7 Tichri 5787

Niki, ma douce,

J'ai beaucoup pensé à toi.

Les mélodies des chants que tu as partagés avec moi il y a quelques semaines m'accompagnent ces jours-ci, pour la nouvelle année. Bien sûr, je n'en comprends pas les paroles mais j'en saisis la force, je crois, la grande mélancolie, la fatigue ; l'espoir. Je répète, avec ta voix : l'hiver touche à sa fin, l'hiver touche à sa fin*, pour m'alléger le cœur et retrouver la fougue. 5787. Combien d'années encore pour réparer le monde ? Je te suppose là-bas prête à gratter fenêtres et pellicules à la pointe sèche. Les formes se dévoilent, comme des apparitions. Une lettre, un oiseau, une maison peut-être ? L'encre bave ici et là, formant d'épais nuages dans lesquels nous devinons des décors, des figures, des lettres, des rêves d'enfants.

Tu dis que du sang de la jeunesse ont jailli des tulipes*. C'est pour cela que tu les dessines, que tu les découpes, aux côtés des montagnes et des étoiles. J'imagine un jardin, dense, touffu, fait de roses et de larmes rouges, jaunes, violettes, vertes*. Le jardin des âmes de nos frères et sœurs sacrifiées à travers les années, par-delà les nations – ce mot que la terre finira par vomir tant il a abîmé nos mondes.

Je te l'ai dit, j'ai beaucoup pensé à toi.

J'ai pensé à nos mères aussi, à ce qui les rassemble. À ce soir précieux de Norooz avec elles, avec vous, à Toulouse au printemps. Nous entrions dans l'année 1405 du calendrier persan. Nos cœurs, les vôtres surtout, étaient comprimés par la douleur. Aux massacres de janvier avaient succédé, des mois durant, l'attaque féroce des forces israéliennes contre l'ensemble du pays – Ton pays. Le sang avait beaucoup coulé ; il coule encore – en Iran, au Liban, en Palestine. La connexion avec votre famille avait tout juste été rétablie après des semaines terrifiantes de silence. L'inquiétude et la peine étaient grandes mais la porte de votre maison était restée ouverte devant la table, somptueuse, garnie de tout ce qu'il faut pour former le Haft-Sîn – et puis un miroir, le Coran, des bougies, des pièces de monnaie, une poignée de jacinthes, quelques tulipes jaunes.

Chez nous aussi, les lettres ont leur importance. On dit que c'est à partir d'elles que D.ieu créa le monde. « Vingt-deux lettres : iel les a sculptées, iel les a gravées, iel les a pesées, iel les a commutées, iel les a combinées, et iel a formé par elles l'âme de tout être créé et celle de tout être destiné à être créé. » [Sefer Yetzirah (2:2)] Vendredi soir, à Marseille, un groupe joyeux s'était réuni dans les locaux de Shed Publishing, rue Albert Chabanon, pour célébrer la publication de Mes lèvres tu ouvrirais* et Rosh Hashana, la nouvelle année juive. L'invitation avait été lancée par Ariella Aïsha Azoulay qui s'efforce avec cœur, elle aussi, de (ré)habiter le monde juif musulman, pour reprendre ses mots. Laura Elkeslassy menait la cérémonie, brillamment, guidant nos voix multiples à travers le chant de prières et piyyutim (poèmes liturgiques juifs) dans les langues et mélodies de nos ancêtres. Plus précisément – je crois que cela t'intéressera – Laura travaille à raviver la tradition multi-séculaire des Baqashot (supplications), réunies dans un livre édité au Maroc au début du XXe siècle intitulé Shir Yedidut. À la fois recueil de chants sacrés, explique-t-elle, et livret de musique arabo-andalouse, cet ouvrage compile une multitude de poèmes sacrés en hébreu liturgique calqués sur le modèle des Sanaat, les chants traditionnels arabo-andalous originellement écrits en arabe classique*. Elle perpétue ainsi l'héritage d'une longue lignée de rabbins et paytanim marocains dont elle est issue, refusant – comme toi, à ta manière – les ruptures de transmission.

Alors, forcément, je songe à Just another year que j'aimerais voir de nouveau. Dans l'espace intime et domestique de votre salon, le feu de Chaharshanbe Suri demeure, malgré tout, à travers l'alignement de petites bougies chauffepots autour desquels le personnage (ta maman ?) effectue de petits sauts. Tu as filmé en Hi-8, en 2020, la table de Norooz (on y revient !), le Haft-Sîn, du nom de la 15^e lettre de l'alphabet persan – prélude au printemps et à l'année nouvelle. En plein Covid, on y voit mère et fille, loin des leurs, attachées à faire survivre le rite, le geste, la mélodie et ces vœux adressés aux flammes, inlassablement répétés d'une génération à l'autre : Zardi-ye man az to, sorkhi-ye to az man ; que ma couleur jaune soit tienne, et que ta couleur rouge soit mienne.

Et tout cela, je crois, est éminemment politique.

Revenons à Marseille. Juste avant d'entamer le repas rituel (composé d'aliments symboliques qu'on appelle simanim, les signes : pomme - miel - grenade - courge - poireaux - haricots - poisson, la tête seulement), Ariella sortit de son chapeau un cahier enluminé par ses soins de lettres, de fleurs, de khomssat et d'yeux ouverts, au croisement entre carnet écolier et ketouba des Suds. Ses pages contiennent L'Alphabet de la création – qu'on trouve aussi sous le titre de la Dispute des Lettres, tirée du Zohar : un conte kabalystique dont la lecture collective ce soir-là, voix après voix, m'apporta une joie que j'aimerais te transmettre*.

Le conte commence ainsi : « Vingt-six générations avant la création du monde, les vingt-deux lettres de l'alphabet descendirent de la couronne de D.ieu où elles étaient gravées avec une plume de feu flamboyant. Elles se rassemblèrent autour de D.ieu et, l'une après l'autre, parlèrent et supplièrent, chacune à leur tour, que le monde soit créé à travers elles. » Shin ש par exemple, se prévalut devant D.ieu de commencer le mot Shaddaï שדי, l'un des Noms de D.ieu qui signifie littéralement : celui qui dit « assez », qui impose des limites. Sa requête fut rejetée : Shin ש, par malheur, était aussi la première lettre des mots שווא Shave (faux, vain) et שקר Shaker (mensonge). Page après page, les lettres défilent devant D.ieu avec la même demande : servir de fondement à la Création du monde. La lettre Ayin ע (à la fois l'œil et la source en arabe) se présenta tantôt, tâchant de démontrer à son tour qu'elle était digne de commencer le monde. C'est avec Ayn, dit-elle, que commence le mot Anawah ענווה, humilité. « Je ne peux t'utiliser pour le commencement du Olam עולם, monde, répondit D.ieu, car c'est aussi avec toi que commence le mot Aerwah ערווה – nudité ». Les pages se tournent, les lettres défilent encore puis regagnent, malheureuses, la place que D.ieu leur avait assignée. Toutes sont remerciées. Beth ב enfin, qui commençait le mot ברוך Baruch, utilisé chaque jour pour bénir le Divin, se présenta devant le D.ieu qui arrêta son choix et décida de créer le monde à travers elle. « Bereshit בראשית, au commencement, D.ieu créa le Ciel et la Terre. » Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Aleph א, qui observait la dispute des lettres, s'était tenue jusqu'alors silencieuse. Pourquoi ne s'était-elle pas manifestée ? D.ieu l'interrogea. « Maître de l'Univers ! Voyant que toutes ces lettres se sont présentées devant Toi en vain, pourquoi devrais-je me présenter moi aussi ? » Et Aleph א ajouta qu'en aucun cas elle ne voulait retirer à Beth ב l'honneur précieux du commencement du monde. Alors, pour récompenser sa modestie, D.ieu accorda à Aleph א la première place dans les Tables de la loi.

Dans l'alphabet arabe, adopté par le persan qui lui fit quelques greffes – comme tu me l'as expliqué – la première lettre Alif ألف est elle aussi investie d'une fonction majeure. Première et verticale, elle exprime l'Unité, le Commencement, le Principe premier. C'est peut-être ce qui nous lie, des monts de l'Alborz à ceux de l'Atlas : la force sacrée des lettres de nos ancêtres, leur charge symbolique, numérique et secrète, leur puissance magique – les lettres comme lien direct avec le Divin, en somme, de la גמטריא gematria à la عِلْمُ الحُرُوفِ ilm al-Ḥurūf – mais, pour cela, nous avons encore le temps.

À vrai dire, je n'ai jamais appris l'hébreu. Les prières, je les lis en phonétique quand j'en ai le courage ou me laisse bercer – j'en suis peu fière – par le chant des garçons. C'est l'arabe que j'ai décidé d'apprendre. L'arabe d'abord, puis le tunisien, langue maternelle de ma grand-mère et de ses sœurs qui pourtant n'ont jamais su le lire. Des gribouillis, elle dit, devant son acte de naissance. C'est que les juifves des mondes musulmans avaient (ou ont) pour habitude de parler les langues locales – l'irakien, le marocain, le persan... – tout en les écrivant dans un autre alphabet – le leur, l'alphabet hébraïque. On parle d'allographie. Du côté de mon grand-père, tuniso-algérien, la langue des colons avait vite fait de remplacer toutes les autres, jusque dans nos prénoms. « Je n'ai qu'une langue, écrivait en français Jacques Derrida, ce n'est pas la mienne »*.

Toi, tu habites plusieurs langues depuis l'enfance. Tu les as complétées par l'anglais, par l'arabe, et d'autres encore sans doute. Autant de nouvelles portes que tu ouvres sur le monde ou plutôt, de manières d'être au monde. Dans son dernier roman, Darya et Dounya, Diaty Diallo consacre tout un passage au souvenir douloureux de l'apprentissage de l'écriture à l'école, en France. Elle décrit les remontrances, les corrections, le système de notes ; l'adaptateur, surtout, passé autour de son crayon pour forcer l'écriture – « Alors que c'est pas vrai, pour moi, apprendre à écrire c'est former des petites vagues, elle écrit, c'est émouvant, c'est bien la première fois qu'on peut avoir une conversation avec nous-mêmes autre part que dans la tête. C'est entre soi et sa feuille. Et lire, alors, c'est savoir déchiffrer la mer, voilà tout ».

« Qu'est-ce que les adultes sont cons, Darya. C'est ma communauté maintenant mais j'ai honte »*.

Si le français est, pour toi aussi, la langue des règles, de l'école et ses raideurs, de son lot de traumatismes, le persan est celle du rêve et de l'affect, des images, tu dis, des souvenirs et de l'enfance ; la langue de la transgression des lois (grammaticales), de l'écart autorisé c'est-à-dire celui que tu t'autorises – de la poésie, donc. De tes lettres naissent des visages, des figures animales et chimériques. Tu inventes des histoires et tu invites à inventer, collectivement, en chérissant la langue. Ce que tu permets, y compris aux regards exogènes comme le mien qui n'attrapent de tes mots – écrits, dessinés, parlés ou chantés – que les formes zoomorphiques ou anthropomorphiques que tu leur donnes, c'est de trouver en elles un refuge, une étreinte, une invitation à imaginer.

Alors pour cela, merci, Niki, ma douce.

Que cette année t'apporte des joies aussi nombreuses que les grains de grenades.

Affectueusement

(et bon vernissage !)

Camille

P.S : j'ai toujours le poisson coupé en deux que tu as dessiné, l'hiver dernier. Tu me l'avais échangé contre une histoire à Bab Doukkala, devant la bouquinisterie de Bassam. Je l'ai placé dans un cadre devant ma porte à حلق الوادي La Goulette, juste à l'entrée, en protection. L'œil grand ouvert, il veille.

* L'hiver touche à sa fin fait référence au chant contestataire iranien du même nom – سر اومد زمستون Sar Oomad zemestoon
https://www.youtube.com/watch?v=w__P1Zb6JJE

Du sang de la jeunesse ont jailli des tulipes se rapporte à un autre chant de résistance iranien – از خون جوانان وطن لاله دمیده
<https://www.youtube.com/watch?v=cq2xGij1EI0>

*Un jour, Thania Petersen nous a confié, à quelques amies et moi, qu'elle rêvait de créer un jardin collectif du deuil et du souvenir à Cape Town. Depuis, j'en rêve avec elle et en imagine les fleurs.

*Publiée collectivement dans le cadre du projet « Habiter les ruines du monde juif musulman », mené par Ariella Aïsha Azoulay, la brochure s'intitule Mes lèvres tu ouvrirais. Sur l'hébreu et en hébreu qui n'en est pas un. Marseille (septembre 2026)

*Pour en savoir plus sur la pratique de Laura, et plus particulièrement sur ce travail d'exhumation et de renouveau, voir son introduction dans le clip de יפה ותמה Yafa Vetama (<https://www.youtube.com/watch?v=xKJ7aKQIIL4>), tirée de l'album Ya Ghorbati یا غربتي Divas in Exile (2026).

*Tous les passages cités plus bas sont extraits de la version généreusement partagée par Ariella Aïsha Azoulay, traduits de l'anglais par Lou Benzacar et Florie Bavard à partir du livre The Alphabet of Creation de Ben Shahn

*Dans Le Monolinguisme de l'autre (1996), Jacques Derrida, Algérien juif, évoque le processus colonial de dépossession linguistique et l'absence, dans le contexte des juifs d'Algérie soumis aux forces de l'assimilation française, de véritable langue maternelle. Dépossédé de l'arabe et de l'hébreu, le français est pour lui à la fois la seule langue qu'il maîtrise et celle du colonisateur.

*Diaty Diallo. Darya & Dounya. Seuil (2026), p.41-42